

INTRODUCTION

HARO SUR LA GRANDE DÉMISSION !

Laurence DECREAU,
déléguée générale du Festival des Vocations

« *FESTIVAL des VOCATIONS* ». Pour désigner un événement consacré au travail, l'intitulé avait de quoi surprendre, habitué que l'on est aux « Forums de l'Emploi » et autres « Rallyes de l'Orientalisation ». Quant au choix du lieu, Mirmande, il semblait incongru : un petit village médiéval de la Drôme, perché au faite d'une colline où s'ébattent les sangliers et, dit-on, quelques loups – pas une halle de centre-ville ou de périphérie. Pour compliquer le tout, en raison de la pandémie de Covid, cet événement atypique initialement prévu en mai 2020 dut être deux fois reporté. . . Tout était réuni pour que l'affaire fit « pschitt ». Si tant d'intervenants et tant de partenaires restèrent à bord du bateau en dépit des aléas de fortune, la singularité du projet – qui en avait d'emblée dissuadé quelques-uns – n'y est sans doute pas pour rien. Mais surtout, il y eut ce coup de chance : l'apparition fin 2021 d'un phénomène nouveau, le « *Big Quit* » ou « Grande démission ». Imaginé trois ans plus tôt, le Festival des Vocations, bizarrement, semblait avoir été conçu à seule fin d'y répondre. Par quel mystère ? Tout simplement parce qu'avant d'exploser, ce phénomène qui défraie la chronique se préparait à bas bruit dans le monde du travail. C'est de ces signes avant-coureurs qu'est née l'idée du « *Festival des Vocations* ».

UN TRAVAIL MALADE DE SES REPRÉSENTATIONS

Pourquoi tant de nos jeunes ultra-diplômés adressent-ils soudain un pied de nez aux grandes entreprises qui leur dressent un pont d'or, pour s'échapper vers des métiers moins bien payés mais *utiles* à la société ? Pourquoi tant de cadres écœurés démissionnent-ils pour passer un CAP de boucher, de plombier ou de chaudronnier ? Jeunes et moins jeunes semblent s'être depuis peu avisés qu'ils n'ont pas vocation à vivre une vie d'esclaves 39 heures ou 60 heures par semaine pour se permettre d'oublier leurs peines le reste du temps. Non, le travail n'est pas qu'un emploi, une « désutilité » dont l'unique raison d'être serait l'argent versé en échange d'une journée d'esclavage consenti. Pendant ces 39 ou 60 heures, ils veulent exister pleinement. Agir pour leur bien propre et celui de la société.

Non, l'avenir d'un jeune ne se lit pas dans son bulletin scolaire. Ses notes, ses diplômes, ne disent rien de sa valeur intrinsèque ni de ses envies. Pourquoi bien des ci-devant « nuls », « cancras » et « bons à rien » caracolent-ils aujourd'hui, radieux, sur la voie qu'ils ont fini par trouver ? Pourquoi bien des étudiants desséchés d'ennui sur les bancs de la

faculté viennent-ils aujourd'hui frapper à la porte des Compagnons du Devoir, avides de «faire quelque chose de leurs mains»? Parce que l'école n'a pas su révéler les talents des premiers, ni déceler les désirs des seconds.

Mais il faut beaucoup de courage pour croire en soi avec l'étiquette «Nul» collée sur le front. Et il n'en faut pas moins pour bifurquer vers la voie professionnelle, censément réservée aux nuls, quand votre livret scolaire brille de mille feux. À ceux, ô combien plus nombreux, qui n'ont pas cette force en eux, reste la délinquance, le *bore-out* ou la Grande démission.

LE FESTIVAL DU BONHEUR AU TRAVAIL

C'est notre conviction : fille du renoncement et de la désillusion, la Grande démission n'est soluble que dans la joie, moteur de tout élan. Pour faire voler en éclats la gangue de nos représentations, pour enrayer la vague de la Grande démission, la seule arme qui vaille est un grand vent joyeux. D'où le choix de ce drôle de lieu, ce Mirmande offert au mistral, dont la beauté éclate à chaque coin de ruelle. D'où aussi un casting en apparence hétéroclite, mais mûrement pensé. Ne furent conviés au Festival des Vocations que des intervenants :

- hautement qualifiés, profondément heureux dans leur travail, portés par le goût de transmettre ;
- d'une liberté totale, dont témoigne un parcours souvent chaotique : anciens exclus du système scolaire, défroqués des études longues, reconvertis, «inventeurs» d'un métier qui n'existait pas... ;
- représentatifs de tous les métiers : ceux dits «intellectuels», fleurons de la voie générale et des études longues, comme ceux des métiers dits «manuels», auxquels mène la voie mal-aimée en France — la voie professionnelle.

Quant aux activités, elles étaient placées sous deux signes :

- celui du «Faire», avec une foison d'ateliers répartis dans tout le village — charpente, vitrail, taille de pierre, soudure, écriture, cuisine, chaudronnerie, etc. Car tout métier est une action qui transforme le monde ;
- celui de la Parole avec des témoignages, des dialogues insolites et des tables rondes. Car, manuel ou intellectuel, tout métier est l'expression d'une connaissance et d'une pensée.

Le mélange des genres fut notre règle d'or : sur l'estrade des conférences comme partout ailleurs dans le village se côtoieraient Bac + 10 et autodidactes, ingénieurs et mécaniciens, plombiers et chirurgiens. Avec un tel programme, à défaut de voler en éclats, les fausses représentations prendraient du plomb dans l'aile auprès de notre

public. À condition, naturellement, qu'entre ces gens d'univers différents, la parole circule et que le lien se fasse.

VOCATION – RÉPARER

LE FIL ROUGE DU FESTIVAL

Un lien préexistait déjà : si variés que soient les métiers de nos intervenants, tous étaient des réparateurs. Tel était en effet le thème de cette première édition : « Réparer ». Certains réparaient des machines, d'autres des bâtiments, d'autres des corps humains, d'autres encore des psychés malades, voire ces liens invisibles qui tissent une société. . . Que la réparation soit ou non une « vocation », le fait est que ces hommes et ces femmes avaient en commun une mission : remettre en état de fonctionnement quelque chose d'abîmé, qu'il s'agisse d'un ordinateur, d'une montre, d'un cerveau ou d'une relation. Ce qui a au moins le mérite de donner amplement matière à dialoguer.

Qu'est-ce que réparer ? Quel plaisir trouve-t-on à le faire ? Quelle part d'invention dans l'acte de réparation ? Quelle part de connaissance, de respect du passé ? Transformer pour améliorer, est-ce encore réparer ? Répare-t-on le vivant comme on répare une machine ? La réparation serait-elle une forme d'amour ? D'amour pour quoi, pour qui ? Pour l'objet ? Pour son créateur ? Pour son propriétaire ? Y a-t-il une éthique de la réparation ? En ce temps de crise majeure – climatique, environnementale, sanitaire, sociétale – la réparation serait-elle l'avenir de l'homme, après des décennies de frénésie de production et de consommation ?

En arrière-fond de ces échanges entre professionnels aux quotidiens variés planait, discrète mais omniprésente, la question de la « Vocation ». Où loge notre vocation, se demandaient-ils tous : dans le choix de notre métier, avec les connaissances techniques qu'il suppose, la matière qu'il met au cœur de nos vies, les gestes qu'il requiert ? Ou dans cette approche du monde faite d'enquête, de curiosité, d'attention passionnée, de respect de ce qui existe, que nous autres réparateurs avons en commun ? Au bout du compte, serions-nous frères – plus que ne l'est un plombier épris de son métier d'un plombier qui l'exerce sans l'avoir choisi ? Quelques audacieux ont même pris la question à bras-le-corps : qu'est-ce que la vocation ? Chacun en a-t-il une, et comment la trouver ?

LES ACTES DU FESTIVAL

Preuve que « quelque chose » s'est passé pendant ce festival : en à peine trois jours, un agrégat d'inconnus aux métiers disparates s'est mué en une joyeuse fratrie. Nombre d'entre eux avaient prévu de mettre à profit ce week-end estival en allant

baguenauder dans les environs, une fois passée leur intervention. Tous sont restés pour ne pas se quitter et poursuivre le dialogue, devenant, à leur tour, festivaliers. Dès le matin du deuxième jour, bien malin qui eût pu distinguer le public des intervenants – tous écoutaient, tous intervenaient.

Une grande partie de ces échanges, dûment enregistrée, a donné matière à ce livre. Tous n'y figurent pas, hélas - pour des raisons techniques. Mais ces quelques pages où des femmes et des hommes s'expriment avec passion sur leur métier, sur le lien intime qui les unit à lui, sur le sens qu'il donne à leur vie, nous semblent être le meilleur remède qui soit à la Grande démission. Elles constituent aussi le plus beau plaidoyer du monde pour le grand oublié de ces dernières décennies, effacé qu'il fut par l'emploi et l'idéologie : le travail.